Vie Cath 17 nov 194

JEAN TINTURIER (1921-1945)
SÉMINARISTE, MORT EN ALLEMAGNE, DE SON DÉVOUEMENT A L'ACTION CATHOLIQUE

« *On ne fait rien sur terre qu'en se consumant* » : cette petite phrase que Jean Tinturier aimait répéter à ses amis résume bien sa vie et en exprime la caractéristique. Parce que, sous l'empire d'un zèle ardent, il n'a rien refusé à Dieu, et s'est dépensé sans compter au service des âmes, il a dans sa trop courte vie réalisé une œuvre durable, et par delà la mort, prolongé son action par le bel exemple qu'il nous laisse.

Né dans une famille profondément chrétienne, qui s'honore d'avoir donné à l'Église un jésuite et un séminariste, Jean fit ses études au Petit Séminaire diocésain de Langres. En vacances, il sut comprendre la grande leçon que son père donnait à tous par son dévouement dans la direction du Cercle des hommes de Vierzon, et lui-même, il s'employa au succès de la bonne marche du Patronage des garçons. Après avoir fait sa philosophie à l'institution Sainte-Marie de Bourges, il entra au Séminaire d'Issy-les-Moulineaux en octobre 1938 ; il s'y fit remarquer par son intelligence, surprenant et déroutant même parfois ses confrères par la vivacité de son esprit et la manière à lui, profonde et originale, d'envisager les choses.

En 1942, il entra dans le vieux couvent des Carmes, illustré par le martyre de tant de prêtres et de séminaristes aux journées de septembre 1792, aujourd'hui séminaire de l'Institut Catholique de Paris. Là, il fit connaissance avec deux séminaristes, MM. Louis K. et François D. avec lesquels il devait dans la suite se trouver très uni. Au mois de février, l'année se trouva troublée par les menaces de départ en Allemagne ; les étudiants obtiennent cependant l'assurance de pouvoir achever leurs cours, mais avec le mois de juin, finit le répit : il fallut opter. Plusieurs des confrères de Jean voulurent rejoindre par l'Espagne la France combattante ; hélas ! ils devaient être saisis à la frontière, et mourir d'épuisement, les uns après les autres, dans des camps de concentration. Sans avoir pris encore une décision très ferme pour l'avenir, Jean suivit, avec plusieurs confrères, des cours d'apprentissage à Dijon, puis à Puteaux. Ces quelques semaines lui permirent de prendre une conscience plus nette des besoins du monde ouvrier, et après un court voyage auprès de sa famille à la fin du stage de Dijon, il résolut de partir afin d'apporter son témoignage sur le Christ à ceux que leurs oppresseurs privaient des secours religieux.

Le 24 septembre 1943, il arriva, avec Louis K. et François D., dans la petite ville de Schmalkalden, en Thuringe. Employé comme tourneur dans une usine, il fut logé dans un ancien café-restaurant avec une demi-douzaine de Français et de nombreux étrangers. Le travail était long : 11 heures par jour ; la nourriture maigre, le logement pauvre. Loin de se laisser décourager par cette vie dure, Jean rechercha immédiatement de quelle manière il pourrait servir la cause du Christ.

Quelques jocistes se trouvaient déjà à Schmalkalden et avaient obtenu de l'unique prêtre catholique de l'arrondissement, le curé allemand de Schmalkalden, qu'il dirait tous les mois une messe à l'intention des Français. Jean commence son apostolat en participant aux réunions qui devaient préparer cette messe, en assistant aux répétitions de chant, désireux de se mettre au courant du travail déjà accompli pour pouvoir y contribuer et le développer, sans risquer de le compromettre par une irruption trop brusque.

En même temps, grâce aux adresses fournies de France par l'Aumônerie des prisonniers, il se mettait en rapport avec les prêtres et les séminaristes des villes environnantes : Eisenach, Gotha, Erfurt. A la fin de novembre, il put participer à une journée de récollection organisée par M. l'abbé L., prisonnier transformé en travailleur libre. Ce fut pour Jean l'occasion de préciser la nature de la tâche à accomplir et les conditions dans lesquelles il devait la réaliser. En racontant à

C'est un monde nouveau qu'il s'agit de faire surgir des ruines accumulées par la guerre : un monde mieux ordonné dans sa structure juridique, un monde plus équitable, plus sain, dans lequel les hommes s'attachent à supprimer les plus criantes injustices et à rechercher les motifs de rapprochement fraternel. (PIE XII.)

ses camarades ce qui se faisait à Schmalkalden, il les étonna fort, car depuis longtemps la Gestapo de Gotha avait interdit tout office religieux réservé aux travailleurs étrangers. D'ailleurs, peu de temps après, le curé allemand de Schmalkalden devait montrer à Jean une circulaire qui lui rappelait cette défense. Les Français étaient seulement autorisés à participer aux mêmes cérémonies que les catholiques allemands.

Ainsi paralysé dans son action, Jean détermina les jocistes à organiser des cercles d'études et fut l'animateur du mouvement, qui comprit, à Schmalkalden, une, puis deux sections, Les réunions hebdomadaires consistaient en une enquête religieuse faite par les séminaristes et une enquête sociale dirigée en principe par les jocistes. En même temps, Jean avait établi le contact avec un jociste de Weimar : Marcel Carrier, mort au camp de concentration, président fédéral d'un secteur de Paris. Ce dernier procurait à Jean les schémas d'enquêtes sociales ; il le mit en rapport avec les différents groupes jocistes de la région, lui donna la mission de s'occuper des villes voisines, et de rédiger pour les sections de Thuringe les sujets d'enquêtes religieuses.

C'est alors que l'activité de Jean atteint son maximum d'intensité. Tous les dimanches et parfois dès le samedi soir, il prend le train, malgré l'interdiction de circuler qui pèse sur les étrangers, va visiter les sections qu'il a lui-même fondées ou dont il ranime l'élan. En semaine, en dehors des cercles d'études locaux, il prépare son prochain voyage, garde la liaison avec les différents responsables des environs, rédige des rapports sur les réunions passées, qu'il envoie à Marcel Carrier. Celui-ci peut ainsi avoir une vue d'ensemble de l'action catholique réalisée en Thuringe et il tâche de se mettre en rapport avec les responsables des provinces voisines pour coordonner de mieux en mieux les efforts de tous.

Cet apostolat s'adressait d'abord à ceux qui, en France, avaient déjà fait de l'Action catholique. En les regroupant, Jean leur permettait d'échapper aux dangers de l'isolement, et dans des réunions à l'atmosphère chaude de retrouver les forces nécessaires à la sauvegarde de leur vie morale. Mais il visait plus loin qu'à entretenir dans des cercles fermés le moral des meilleurs éléments, il voulait des cercles ouverts à tous, et susceptibles d'attirer les incroyants et les indifférents. A plusieurs reprises, il émit le désir de voir modifier en ce sens les cercles d'études, et finalement se mit lui-même à la tâche. Il faudrait, disait-il aux réunions, que chacun de vous, en conscience, se sente directement responsable du salut de quelques-uns de ses camarades de travail et qu'il agisse en conséquence.

(A suivre.)

E. COTHENET.

Vie Cath. 1er déc 1945

JEAN TINTURIER (1921-1945)
SÉMINARISTE, MORT EN ALLEMAGNE, DE SON DÉVOUEMENT A L'ACTION CATHOLIQUE
(*Suite*)

Dans la chambrée où il couchait avec ses deux confrères des Carmes, il entendit ses camarades se plaindre de leur désordre, d'une certaine manière de partager leur colis qui faisait penser un peu à un grand seigneur donnant l'aumône, etc... Saisissant l'occasion, Jean fit la conquête de celui qui se plaignait le plus — le chef de la chambrée — et montra tant de prévenance et de bonté à son égard qu'il l'associa complètement à son travail. Au sortir de l'usine, l'un se chargeait de préparer le dîner pour tous deux, tandis que l'autre se plongeait dans ses livres et sa correspondance, et le lendemain ils repartaient tous deux ensemble pour leur journée de labeur.

Cependant, Jean n'ignorait pas que la Gestapo avait interdit en Allemagne tout mouvement confessionnel, et spécialement la J. O. C. La prudence aurait dû être à l'ordre du jour, mais en fait rien n'était caché, aucune précaution n'était prise. Une réunion de tous les dirigeants de la province devait se tenir le dimanche de Quasimodo, 16 avril 1944, dans la ville d'Arnstadt, pour mettre définitivement au point l'organisation de la fédération et déclancher en chaque groupe une action plus profonde.

Tandis que déjà se préparait cette réunion, Jean apprit officieusement, au début de la Semaine Sainte, que, sur les traces de la J. O. C. en Thuringe, et spécialement à Schmalkalden, la Gestapo surveillait ses activités comme celle de ses camarades. Aussitôt, il fut décidé de supprimer, momentanément du moins, les réunions de Schmalkalden, ainsi que la grande journée d'Arnstadt : ainsi l'exigeait la prudence. Toutes les sections acceptèrent cet arrêt brusque, motivé par de brèves explications ; seul Marcel Carrier envoyait lettres sur lettres pour demander des renseignements plus précis. Ne sachant pas comment mettre fin à cette correspondance aussi dangereuse qu'inutile, Jean chargea François D. qui avait une mission officielle pour Weimar, le 16 avril, de voir Marcel et de lui porter une lettre. « La prudence est pour nous un devoir, disait-il en substance, car nous n'avons pas le droit de risquer inutilement notre vie et celle des autres. Prends les précautions qui s'imposent ; *bien entendu, prudence ne veut pas dire lâcheté, et si nous sommes appelés à rendre témoignage, nous en serons fiers et le ferons sans hésiter.* »

Déjà, Jean réfléchissait aux moyens de reprendre son action, d'une manière plus discrète, en donnant à chaque militant le mission de former une petite équipe de deux ou trois jeunes de son usine. Mais, voici que de Weimar, François D. ramenait de tristes nouvelles : à Gotha, la Gestapo avait arrêté tous les jocistes et leur aumônier, M. l'abbé L. Ces nouvelles affectèrent Jean qui semblait avoir de sombres pressentiments.

Le mercredi 19 avril, sur les 10 h. du matin, une alerte obligea les ouvriers à quitter l'usine et à gravir les pentes de la montagne voisine. Causant avec ses

camarades, Jean aperçut de loin un policier sur une moto. « *Il vient pour moi* »; dit-il soudain à son interlocuteur et en hâte il lui donna l'adresse de ses parents. Les mains prises dans des menottes, Jean est conduit à la salle de police. Un de ses amis fut convoqué pour recevoir sa montre et son argent ; il apprit du chef de la police criminelle que c'était une *affaire religieuse*. Désirant d'autres précisions, il demanda si l'affaire de Jean n'était pas une suite de l'arrestation faite, quelques semaines plus tôt, d'ouvriers français, accusés d'espionnage et de politique. « *Non*, répondit le policier, *c'est autre chose, le mandat d'arrêt vient de Gotha* », mais il ne voulut point en dire davantage. Le lendemain, Jean était emmené à la prison de Gotha.

Il y retrouva dix jocistes, provenant de huit villes différentes, et par leurs récits, put reconstituer la marche des événements. Au début d'avril, la Gestapo avait arrêté tous les jocistes de Gotha, et après interrogatoire n'en avait gardé que trois, dont M. l'abbé L. Mais elle s'empara des papiers du groupe, qui contenaient les adresses des responsables des groupes voisins. Peut-être aussi eut-elle connaissance du projet de la réunion d'Arnstadt, et voulut-elle profiter de l'occasion pour mettre la main sur tous les dirigeants à la fois. La réunion n'ayant pas eu lieu, elle procéda à des arrestations individuelles dans la journée du 19.

Le 21, un ancien séminariste allemand, chargé de l'enquête, se rendit à Schmalkalden, emmenant Jean, qui avait retrouvé sa pleine assurance. Entre temps, Louis K. et François D. avaient pu brûler tous les papiers compromettants. Tandis qu'un sous-ordre enlevait les livres de la chambrée, le policier s'entretint avec Louis et François. « *Vous êtes séminaristes* ? leur demanda-t-il. — *Oui* — *Vous voulez donc être prêtres* ? — *Naturellement* — *Pourquoi naturellement* ? *J'ai bien été tonsuré par l'évêque de Fulda, et je ne suis pas prêtre* — *C'est bizarre* (seltsam)» répondit Louis, en voulant dire : c'est exceptionnel. L'autre parut vexé de la réponse mais se contenta de prendre la croix qui était sur la boutonnière de son interlocuteur.

A Gotha, les onze prévenus furent interrogés séparément, certains pendant cinq ou six heures, mais heureusement ils avaient eu le temps de se concerter sur leurs réponses. La Gestapo connaissait certaines activités de la fédération de Thuringe, mais au fond ignorait l'essentiel. Jean, par exemple, ne fut jamais interrogé sur ses voyages, alors que ceux-ci étaient formellement interdits. Il fut surtout « cuisiné » sur ses rapports avec l'Aumônerie des prisonniers, car la Gestapo craignait, semble-t-il, que s'organisât en Allemagne un mouvement catholique, soutenu par des directives venues de France. C'est ainsi que Marcel Carrier fut longuement interrogé sur ses relations personnelles avec un membre du Conseil municipal de Paris. Ses réponses furent toutes les mêmes : « Nous ne faisons point de politique, mais la parole de Dieu ne peut pas être enchaînée. » L'ancien séminariste fit passer dans son interrogatoire toute sa haine personnelle contre la religion. Ayant découvert, à Erfurt, un autel portatif, il s'amusa à habiller les prévenus avec les habits sacerdotaux, but de la bière dans le calice... eut même l'outrecuidance d'en offrir à Jean.

Pendant que se poursuivaient ces interrogatoires, les onze jocistes étaient, la nuit, enfermés en de petites cellules individuelles situées dans les caves de la prison ; le jour, ils allaient travailler dans des entreprises horticoles de la ville. Au bout de quinze jours, Jean tomba malade, atteint sans doute de diphtérie. Il fut transporté à l'hôpital où il demeura deux mois environ, et y fut soigné convenablement ; il put même recevoir deux fois la visite de Louis K. et de François D. qui ont pu donner les détails précédents. Guéri, Jean revint à la prison mais au lieu de travailler dehors il fut affecté à des travaux intérieurs. Dans ces conditions, il ne put reprendre le contact avec les autres jocistes qui, sous la direction de l'abbé M. L., menaient une vie chrétienne intense, ayant des journées de récollection, des cercles d'études sur des sujets religieux ou sociaux. Cette vie faisait la surprise de leurs gardiens. Quand le commandant de la prison dut quitter ses pensionnaires, il leur fit de la main un signe d'adieu, ayant presque les larmes aux yeux, impressionné qu'il avait été par la charité qui régnait entre eux.

Il y avait déjà cinq mois que ces jocistes étaient arrêtés, et ils demeuraient encore sans nouvelles de leur procès, car en Allemagne, les étrangers n'avaient point d'avocat, ne pouvaient pas même assister à leur jugement et ignoraient jusqu'à la sentence finale. Un beau jour, les onze jocistes se voient appelés au bureau de la prison pour la révision de leurs papiers et une visite médicale. C'était le signe certain d'un prochain départ pour un camp de concentration. La rude montée du Calvaire allait commencer.

Le petit groupe fut embarqué en wagon cellulaire jusqu'à Buchenwald, mais comme ce camp venait d'être bombardé, fut dirigé au bout de trois jours sur Hof puis sur Sloc. En plus de leurs menottes, les prisonniers se trouvaient attachés, dans leur marche, à une même corde, huit par huit. A Floc, les jocistes furent séparés et sans aucun doute, ce fut la plus dure de leurs épreuves.

Jean se retrouva seul à Schwientschlowitz, près d'Oppeln (Haute-Silésie), menant la vie épouvantable des camps de concentration. Et il n'avait plus de prêtre près de lui, et il se trouvait démuni de tout, même d'un chapelet. Dans la journée, il travaillait en usine à proximité de travailleurs libres. Malgré l'interdiction de parler avec ceux-ci, Jean put recevoir un missel d'un ouvrier français, et furtivement essayait de parler à ses compagnons du Christ, de Saint Paul... Le délabrement de sa santé n'avait en rien compromis l'ardeur de son esprit apostolique.

Vint alors la grande offensive russe et ce terrible repli allemand que tous les prisonniers de Haute-Silésie connaissent bien. Certains marchèrent trente jours, attelés à des voitures, dans un pays couvert de neige, bivouaquant dehors en plein cœur de l'hiver. Jean alla jusqu'à Mathausen, en Autriche. Peu de jours après son arrivée, il fut hospitalisé à l'infirmerie, atteint de faiblesse générale, de dysentrie, de furoncles, suites des mauvais traitements subis.

L'infirmerie ne différait guère du reste du camp. Les malades couchaient quatre sur la même paillasse, dormant la tête sur les genoux du voisin. Malgré l'interdiction de parler — interdiction bien théorique d'ailleurs — Jean s'efforçait de remonter le moral de ses camarades. Le 10 mars, ils avaient commencé à faire une neuvaine à saint Joseph, Jean devait la terminer là-haut. « Le 17 mars, raconta un de ses voisins, il était plus fatigué que d'habitude. Le soir, il m'avait dit : ça ne va pas fort. Il a mangé sa soupe, s'est couché. Vers minuit, j'ai vu qu'il avait des sueurs, puis ce fut le coma, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte. Le docteur français a dit : il faut vite chercher un prêtre, c'est une méningite foudroyante. Le prêtre est venu, l'abbé Vallée, de Saint-Brieuc, ou peut-être l'abbé Battifol, ancien du Séminaire des Carmes, mort quelques heures après l'arrivée des Américains, après avoir achevé sa tâche, et lui a donné l'absolution. Jean n'a pas repris connaissance. Le matin, c'était fini. Il n'a pu souffrir, ce fut si rapide... » Le jour même il fut incinéré.

Sans doute, ne sera-t-il pas inutile de compléter cette rapide notice par la citation de quelques lignes de Jean Tinturier lui-même, particulièrement révélatrice de son état d'âme. Avant de partir en Allemagne, il griffonnait pour lui ces quelques lignes qui résument ses premières impressions de travail en France : *«Notre souffrance devant la déchristianisation... Nous sommes venus et voilà que l'on n'a pas répondu à notre appel... Nous nous donnions et on ne nous a pas pris. Vécu intérieurement la grande souffrance de notre impuissance... Alors s'est réalisée en nous une union plus grande en Jésus...* » Cette nécessité de l'union au Christ pour le succès même de l'apostolat, Jean devait la comprendre plus pleinement et plus véritablement en prison, et, à la faveur des longues heures d'isolement et de réclusion qui devenaient son lot, faire de rapides progrès dans la vie intérieure. Cette entrée en prison marqua pour lui une étape décisive dans sa vie spirituelle : jusque-là, tourné vers l'activité extérieure, il en vint à préférer la vie contemplative, non qu'il renonçât à ses rêves d'apostolat, mais parce qu'il comprit que l'apostolat devait être nourri et vivifié par la contemplation, selon la belle devise des Dominicains : « contemplata aliis tradere. » Tel est le sens de cette réflexion à un compagnon de captivité : « *Je préférerais rester toute ma vie en prison, je me sens plus près du Christ* », et de cette lettre écrite de Gotha, sa dernière lettre : « *Les trois vœux sont singulièrement réalisés ici ; plus de préoccupation extérieure, on n'a plus qu'à se préoccuper de soi, je veux dire de son propre salut, tout à fait selon la méthode de Saint Ignace. Je n'ai jamais fait de noviciat, j'en profite. Au fond, c'est très simple, quelques prières tout à fait courtes. J'ai oublié toutes les autres. Et dans ma pauvreté et dénuement actuel, spirituel, voilà le treizième dimanche sans messe, je découvre que notre christianisme est singulièrement riche ; je fais oraison le matin et le soir, comme ça se trouve d'ailleurs, sur les mystères du Rosaire ou la vie du Christ, le Notre-Père, le Je vous salue Marie. Je crois qu'à l'avenir je ferai toujours oraison ainsi. Le chapelet naturellement tient une grande place. Je vois chacun des événements de ma vie passée, ce qu'il y a de bien et surtout ce qu'il y a de mal. Je pense aussi à l'avenir, à ma vocation, je demande à Dieu qu'il m'éclaire et me conduise selon sa volonté, ainsi tout va bien.* »

E. COTHENET.